

(N^o. 23.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

3 JUIN 1799.

PROMÉTHÉE ET L'HOMME, *Dialogue.*

Prométhée.

Çà, faisons un être qui nous ressemble; il n'en sera pas dit que j'aurai dérobé le feu du ciel pour rien. Voici de la terre, détrempons-la avec de l'eau..... Bon! animons maintenant ma statue du feu divin; mais que vois-je? Mon ouvrage s'achève, et ma statue est déjà animée.

L'homme.

Qui suis-je? et qu'est-ce que je sens? Que d'objets agréables m'environnent! Vous que j'aperçois, et qui paraissez fait comme moi, ne pourriez-vous pas me dire ce que je suis?

Prométhée.

Tu es un animal qu'on appelle *homme*, et c'est moi qui viens de te faire.

L'homme.

Grand merci; mais apprenez-moi ce que c'est que d'être homme.

*

Prométhée.

C'est être comme tu es ; c'est-à-dire, un être tout neuf.

L'homme.

Vous n'êtes donc pas fait comme moi ?

Prométhée.

Non vraiment ; je suis d'une origine bien au-dessus de la tienne : aussi je prétends que tu m'honores.

L'homme.

J'y consens, mais du moins j'aurai quelque commerce avec vous.

Prométhée.

Non ; tu m'adoreras de loin : il ne convient pas à ma dignité d'avoir commerce avec toi.

L'homme.

Comment ! je serai tout seul avec moi-même ?

Prométhée.

Oh ! que non ; tu auras de la compagnie.

L'homme.

Bon ! vous me réjouissez ; mais, dites-moi un peu : quelle sera la fonction de l'être dont vous venez de me gratifier ? Je suis curieux de savoir ce que je suis, et vous devez me pardonner cette curiosité.

Prométhée.

Tu es un animal si extraordinaire, que moi qui t'ai formé, je ne pourrois te définir qu'imparfaitement. Tout ce que je puis te dire, c'est que tu as une raison et des passions : tes passions voudront toujours le contraire de ta raison, et ta raison voudra toujours le contraire de tes passions.

Ce qu'il y a de commode, c'est que tu prendras quand tu voudras ta raison pour tes passions, et tes passions pour ta raison; en un mot tu trouveras de la ressource, et tu ne laisseras pas de t'ajuster, tant bien que mal, avec toi-même.

L'homme.

Enfin, avec tous ces ajustemens là, serai-je heureux? car je sens que pourvu que je le sois, il ne m'importe pas trop comment.

Prométhée.

Je ne te réponds pas que tu le sois toujours; mais ce qui reviendra presque au même, tu auras toujours envie de le devenir.

L'homme.

Me voilà bien consolé.

Prométhée.

N'est-ce donc rien d'avoir envie d'être heureux? Cette envie te rendra vigilant, actif, passionné; la seule espérance du bonheur sera même un plaisir, si mélangé, il est vrai, qu'il t'arrivera quelquefois de te facher.

L'homme.

Mais, dites-moi, pourquoi ne m'avez-vous pas fait pour être constamment bien-aise? Est-ce qu'il vous en auroit plus coûté?

Prométhée.

Ah! te voilà bien homme; tu fais déjà le raisonneur.

L'homme.

Achievez de grâce, achevez de m'apprendre ce que je ferai ici: sans doute tout ce que je vois est à moi; tout ce que j'aperçois est en ma puissance;

enfin, je serai le maître absolu de toute cette immensité que parcourent au loin mes yeux?

Prométhée.

Non pas, s'il te plaît; je t'ai déjà dit que tu ne serois pas seul.

L'homme.

Tant pis; je commence à ne plus aimer la compagnie. Si j'ai des compagnons, qui me garantira qu'ils ne voudront pas devenir mes maîtres? car enfin, si ces animaux que vous dites qui seront faits comme moi, ont les mêmes désirs, il faudra certainement que nous nous égorgions.

Prométhée.

Peut-être bien, de tems en tems; mais vous ne voudrez pas tous la même chose avec la même vivacité; il y a dans les passions et dans leurs différentes combinaisons de quoi contenter tout le monde.

L'homme.

Je n'entends rien à tout cela, et n'en prévois rien de bon. Reprenez votre être, je n'en veux point.

Prométhée.

Patience! cet être qui t'ennuie déjà, finira quelque jour.

L'homme.

Quelle menace me faites-vous là?

Prométhée.

La vie t'étoit à charge tout-à-l'heure, et tu crains maintenant de la perdre!

L'homme.

Cela est vrai, et je n'y conçois rien; car il

n'y a qu'un moment que je n'étois pas fâché de ne pas être.

Prométhée.

Oh! il y a bien d'autres choses dans ta nature que tu ne comprendras jamais. Vas, tu as de quoi t'occuper, si tu aimes à raisonner.

L'HOMME ET LA FEMME, *dialogue.*

L'homme.

Je suis content, fort content de Prométhée, je ne désire plus rien à présent; je ne pouvois pas lui dire ce qui me manquoit : c'étoit vous.

La femme.

Cependant, il a fallu que je vous prévinsse, et en vérité, je ne sais comment j'ai pu m'y déterminer.

L'homme.

Vous répondez à un tendre sentiment par un reproche amer! Pardon: la surprise d'une part, de l'autre l'émotion.....

La femme.

Sans doute, mais... ou Prométhée est un imposteur, ou vous deviez me marquer plus d'empressement.

L'homme.

Que vous a dit Prométhée?

La femme.

Il m'a dit positivement qu'il m'avoit donné la beauté en partage.

L'homme.

Cela est vrai.

La femme.

Qu'elle m'aideroit à gagner le cœur de l'homme.

L'homme.

Cela est encore vrai : vous avez d'abord gagné le mien.

La femme.

Que cette beauté triompheroit de la force dont il l'avoit doué ; que *femme* enfin, je ferois de lui tout ce qui me plairoit.

L'homme.

Ah ! j'entends ; c'est une maîtresse que Prométhée a eu la complaisance de me créer : oh, bien ! je veux être indépendant ; prenez-vous en à lui de m'avoir formé de la sorte : je suis prêt à tout faire pour vous, la délicatesse de votre organisation m'y excite encore plus que vos charmes, mais.....

La femme.

Et voilà l'Homme !

L'homme.

Et voilà la Femme.

La femme.

Je croyois qu'il alloit m'adorer.

L'homme.

Je croyois qu'elle alloit faire le bonheur de ma vie.

La femme.

Adieu.

L'homme.

Vous me fuyez !

La femme.

Je m'étois fait de vous une idée si agréable !

(287)

L'homme.

Ne seroit-ce pas plutôt de vous-même ?

La femme.

Taisez-vous.

L'homme.

J'ai ainsi que vous la faculté de parler ; trouvez bon que j'en use.

La femme.

Si je vous quitte une fois, vous ne me reverrez plus au moins.

L'homme.

Vous devez être ma compagne, comme je dois être votre appui : en bonne-foi, séparés l'un de l'autre, quel seroit notre sort ?

La femme.

Je ne suis guère embarrassée de ma personne ; Prométhée peut créer d'autres hommes.

L'homme.

Il peut créer aussi d'autres femmes.

La femme.

Je l'en empêcherai, ou je lui recommanderai de les faire si laides, si laides !.....

L'homme.

Je m'accommoderois mille fois mieux, je vous l'avoue, d'une laideur sociable, que d'une beauté tyrannique.

La femme.

Vous convenez donc que je suis belle ?

L'homme.

Eh, oui ; mais puisqu'il faut absolument se faire valoir, vous conviendrez vous-même qu'il n'y a pas entre nous deux une si prodigieuse dif-

férence, et que je forme un tout passable. Tenez, trêve de vanité, vous n'êtes pas plus *une Déesse* que je ne suis *un Dieu*; nous ne sommes que deux sur la terre, remplissons le vœu de Prométhée; il nous a vraisemblablement destinés pour vivre ensemble: qu'un amour-propre mal réfléchi ne nous divise point, quand le besoin que nous avons réciproquement l'un de l'autre doit nous unir.

La femme.

Il y a dans votre raisonnement quelque chose d'assez juste; mais ce mot de *besoin* me choque, ce n'est pas le *besoin* qui m'a fait venir à vous, c'est....

L'homme.

Ce qu'il vous plaira; ne chicanons pas sur les mots.

La femme.

Je m'ennuie déjà. Je souhaiterois qu'il existât d'autres hommes, pour voir l'impression que je ferois sur eux. Chacun s'empresseroit autour de moi; ils voudroient tous me plaire; ils inventeroient pour cela les plus jolies choses du monde; vous craindriez de me perdre, vous les imiteriez, vous les surpasseriez même, et la satisfaction que j'en ressentirois, me rendroit encore plus aimable.

L'homme.

Je souhaiterois également qu'il existât d'autres femmes; si leur extravagance ressembloit à la vôtre, il y auroit de quoi rire. J'en ai assez entendu; souffrez que je vous quitte.

La femme.

Où allez vous?

(289)

L'homme.

Que vous importe?

La femme.

Je vous suivrai.

L'homme.

Non, ce n'est pas la peine.

La femme.

Vous me repoussez!..... Dieux!

L'homme.

Elle pleure! Je ne connoissois pas tous ses charmes... Ah! ce n'étoit point, je vous le jure, mon intention de vous affliger.

La femme.

Donnez-moi le bras.

L'homme.

Quel ascendant!

La femme.

Faisons la paix.

L'homme.

Je tombe à vos genoux.

La femme.

Que l'homme est charmant!

L'homme.

Dites qu'il est foible! Je ne me comprends pas; j'éprouve un plaisir inconnu, ravissant, auquel je m'abandonne. Jouissez de votre victoire, mais n'en abusez point.

La femme.

Souhaitez-vous, à cette heure, d'autres femmes?

L'homme.

Et vous, voulez vous attendre d'autres hommes?

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Les héritiers avides se consolent bientôt de la perte des parens tendres qui devoient à jamais faire couler leurs pleurs. Au bout de quelques jours les ingrats ont déjà séché leurs larmes à l'aspect des propriétés qu'ils convoitoient depuis longtems. Mais, à la honte de certains gens, il n'en est pas ainsi du chien, caressant et désintéressé. Aimant son maître pour le plaisir de l'aimer, il est inconsolable, et périt quelquefois de langueur, dès qu'il a le malheur de le perdre ou d'en être séparé.

Un petit barbet survécut à une famille entière dont il faisoit les délices. C'étoient de bons villageois vivant en paix de quelques coins de terre dont ils multiplioient la fécondité à force de travaux et de soins. Le père, trois fils, la mère et deux grandes filles, furent successivement atteints d'une peste terrible qui désoloit les environs de Marseille, et ils moururent tous en sept ou huit jours. A mesure que ces infortunés furent portés en terre, le chien désolé suivit leur cercueil, et revint au logis en poussant des hurlemens épouvantables.

Lorsque toute cette famille fut inhumée, le barbet inconsolable ne voulut plus rester dans la maison, Habitée par d'autres personnes qui, charmées de son excellent naturel, lui faisoient le meilleur accueil possible, il y revenoit seulement tous les deux ou trois jours pour prendre quelque chose. A peine avoit-il mangé, qu'il s'en retournoit vite au cimetièrè; et dès-lors on donna à cette

bête reconnoissante, le surnom de *Chien des tombeaux*.

Il est d'usage dans les campagnes, que chaque défunt ait sa fosse particulière. Durant sept années que la vie de ce pauvre animal fut encore prolongée, il demeura constamment couché sur la tombe de ses maîtres. Comme il en avoit reçu de bons traitemens, il partageoit tour-à-tour à leurs restes, ses pieux et sincères regrets.

Mais on a remarqué que le chien des tombeaux restoit par prédilection sur la petite fosse du plus jeune fils, maisonné à l'âge de sept ans, et qui lui avoit prodigué mille caresses enfantines. Cet animal fidèle s'y lamentoit sans cesse; sans cesse il en séparoit la terre avec ses pattes, comme pour aller rejoindre son jeune ami; il veilloit jour et nuit à un si cher dépôt, et ne s'en arrachoit qu'avec peine, afin d'aller prendre un peu de nourriture.

Ces devoirs sacrés, que les amis de nos tems rendent si rarement à leurs amis, et les parens à leurs parens, parurent admirables dans une simple brute. Les villageois des campagnes d'alentour en furent singulièrement touchés. Les dimanches et les fêtes, les pères s'empessoient de conduire leurs petits enfans vers le saint lieu de la sépulture de la vertueuse famille. Les mères y guidoient pareillement les pas de leurs filles jeunes encore, afin qu'un si bel exemple d'attachement ne fût point perdu: puis ces bonnes gens leur disoient: *Voyez-vous, mes enfans, voyez-vous le chien des tombeaux.*

Imagineroit-on qu'un chien ait servi de com-

mis à quelqu'un, et qu'il lui ait fait gagner plus de cent mille écus? C'est cependant ce que l'on a vu il y a environ trente ans. Un de ces hommes industriels, qui savent faire une voie de charbon avec une buche, se détermina, dans une extrême pauvreté, à faire le trafic. Il choisit de préférence l'espèce de marchandise qui occupe le moins d'espace, et qui par son luxe rapporte davantage. Il emprunta une petite somme d'argent à un ami, et s'étant rendu en Flandre, il y acheta quelques dentelles qu'il passa en fraude, ainsi qu'on va le voir.

Il avoit dressé un fort caniche, conformément à son projet; il l'avoit fait tondre, et s'étoit procuré la peau d'une autre bête du même poil, et de la même taille. Il rouloit ensuite sa dentelle autour de son chien, et il le revêtoit de la robe étrangère, mais si adroitement, qu'il n'étoit pas possible de découvrir la ruse.

La marchandise une fois arrangée dans ce carton ambulant, „en avant Canichon,, disoit le nouveau négociant au commis docile; „en avant mon ami,,! A ces mots, canichon décampoit, et passoit hardiment par les portes de Malines ou de Valenciennes, à la barbe même des gardiens préposés pour cette sorte de contrebande.

Ce premier pas franchi, Caniche attendoit au loin son maître, en pleine campagne. Là, sitôt qu'on s'étoit rejoint, on respiroit librement; on se caressoit de bon cœur; on faisoit ensemble un copieux déjeuner, et le négociant déposoit ses ballots mignons dans un endroit sûr, pour les reprendre

à son aise, et recommencer le même négoce à mesure qu'il débitoit.

Tel fut le succès de l'industriel contrebandier, qu'en moins de cinq ou six ans il gagna une belle fortune, et voyagea commodément dans une bonne chaise de poste. L'envie ne tarde point à s'attacher sur les pas de l'homme qui prospère : un voisin dangereux trahit enfin le marchand de dentelles ; il eut beau peindre et déguiser diversement l'habit de Canichon, il fut signalé, scrupuleusement épié et reconnu.

Jusqu'où va la finesse de certains animaux ? Les limiers de la ferme attendoient-ils caniche par une porte ? il lisoit de loin dans leurs yeux, et zest, il filoit par une autre. Tous les passages étoient-ils fermés à la fois ? il savoit toujours s'en procurer un en dépit des obstacles. Tantôt il sautoit par-dessus les remparts et les glacis ; tantôt il se glissoit furtivement derrière quelque voiture ou entre les jambes des passans, et il arrivoit toujours à son but.

Mais quelles que fussent la prestesse et la sagacité de Canichon, il ne put échapper à un genre d'attaque inévitable. Un matin qu'il traversoit les fossés de Malines à la nàge, il fut atteint de trois coups de fusil, et mourut dans l'eau. Il avoit alors sur lui pour plus de cinq mille écus de dentelles des plus rares. Peu sensible à cette perte, le maître fut inconsolable de la triste fin d'un chien aussi utile que fidèle ; et cent fois il dit du meilleur de son cœur : *Je donnerois volontiers tout ce que je possède, pour r'avoir mon pauvre canichon !*

Ouillon, chirurgien de village, bossu par devant et par derrière, jovial, plaisant, et vraiment original dans son genre, avoit une chienne appelée Ouilette, sans doute pour faire allusion à son nom; ou bien parce qu'Ouillon étoit son élève et son substitut. Ouillon est mort. Sans vouloir offenser ses mânes, il faut dire néanmoins ici, pour la clarté de cette histoire, que le bon-homme Ouillon aimoit passionnément à boire la petite goutte. C'étoit-là son seul défaut.

Ainsi donc, quand maître Ouillon avoit des malades au loin, dans la campagne, il falloit qu'il fit absolument une pause dans chaque cabaret qui se trouvoit sur sa route. Offrant alors de copieuses libations au dieu des raisins, un coup en amenoit un second; celui-ci un troisième, et ainsi de suite; de façon que le docteur, parti de chez lui à six heures du matin, n'étoit pas encore arrivé chez ses pratiques à midi.

Le moyen que maître Ouillon arrivât ! Tombant d'ivresse sous la table, ou le long des chemins, il ne pouvoit, la plupart du tems, remuer ni pieds ni pattes; et restoit à dormir en plein champ, entre Ouilette et sa vieille rossinante, qui n'étoit pas fâchée de l'aventure.

Le coquin, bien enviné, se trouvoit par là tout-à-coup dégagé de soucis et de maux; mais il en causoit de cruels à Madame Ouillon, sa ménagère: il n'en causoit pas moins aux pauvres moribonds, qui l'attendoient avec impatience. Mais enfin, dans les inquiétudes de cette vie, il faut savoir souffrir, et se réserver pour de meilleurs destins.

Heureusement que Mademoiselle Ouillette réparoit des torts si graves. Cette bête n'avoit pas moins d'esprit, elle étoit même presque aussi savante qu'Ouillon. Elle étoit en outre plus sage et plus sobre. Dès qu'elle voyoit notre docteur un peu embrouillé dans les vignes, et gissant dans les ornières, elle se détachoit, sans souffler, puis elle couroit vite donner de ses nouvelles au logis.

Du plus loin que Madame Ouillon voyoit venir la courière Ouillette, elle se doutoit du cas, et sentoit aussitôt que le docteur étoit hors de service. Suspendant, pour l'instant, son tripot et la soupe, elle s'acheminoit, sans tarder, sous les auspices de la chienne fidèle; elle voloit, comme un trait, vers son cher époux: puis ramassant sa perruque d'un côté, son feutre et sa gaule de l'autre, elle le coiffoit de son mieux; elle lui essuyoit bien proprement les moustaches, l'aidoit à remonter sur sa bête, puis elle le ramenoit ronfler dans son lit.

Voilà qui est à merveille pour le docteur Ouillon, dira-t'on; mais les malades, que devenoient-ils pendant ses longues incartades? Ah! soyez persuadé que les pauvres diables ne s'en trouvoient pas pire. D'ailleurs Madame Ouillon, aidée du ministère de la soigneuse Ouillette, suppléoit à l'absence de Monsieur Ouillon, ainsi qu'on va le voir. La bonne ménagère, qui étoit aussi un tantinet chirurgienne, se hâtoit de fabriquer un petit paquet de *consultations*, de *mâne*, de *rhubarbe*, d'*orcitan*, d'onguent *miton-mitaine*, et pendoit le tout au cou de la petite chienne.

Ouillette qui, comme le disoit fort bien Ma-

dame Ouillon, connoissoit les routes et la demeure des pratiques, comme son *pater*, parloit tout de suite *sans mot dire*, et remplaçoit on ne peut mieux l'illustrissime et grand ivrogne Ouillon.

Morfondus d'attendre des journées entières, les pauvres malades se consolient aisément de la visite du disciple, au défaut de celle du maître. Chacun prenoit bien vite le bulletin qui le concernoit, et les drogues destinées à leur communiquer bien d'autres maladies qu'ils n'avoient pas encore. En un mot, après avoir achevé sa ronde avec la plus grande exactitude, Ouillette revenoit à la maison, et dînoit, de grand appétit, avec Monsieur et Madame Ouillon.

P A R I S.

Les mamans sont toujours à crier contre la futilité et la bizarrerie des modes nouvelles. — Quelle extravagance ! quelle frénésie ; ce n'étoit pas ainsi de notre tems. Nous avions du bon, du solide ; on ne voyoit pas, comme aujourd'hui, un tas de colifichets, aussi indécens que ridicules. En vérité, ça fait pitié. — Bonnes mamans, ne vous fâchez point, et surtout ne criez pas si fort. Parceque nous n'avons pas été témoins de votre jeune tems, vous croyez peut-être qu'il nous est impossible de vérifier la manière dont vous pariez vos attraits ; c'est ce qui vous trompe. Il nous reste des mommens qui attestent qu'en fait de luxe et de coquetterie, vos petites filles n'ont pas encore
poussé

poussé la folie aussi loin que leurs grand-mamans. Il me suffira, pour vous le prouver, de transcrire ici une description des modes de votre *jeune tems*, trouvée manuscrite dans les paperasses de mon bisayeul. La voici :

„Les dames se coiffent toujours très-haut, le toupet en avant, et les racines des cheveux coupées en vergette. La pointe du toupet en avant sur le front, s'appelle *physionomie*; les boucles qui accompagnent le toupet, sont très-grosses et séparées; on les nomme *attention*. Elles mettent des bonnets fort grands, garnis de fleurs et de rubans anglois; derrière le bonnet est un assemblage de panaches de différentes couleurs, soutenus par un anneau de diamant qu'elles ne mettent plus sur la tête. Le nombre des bonnets à la mode est très-considérable; on en compte 200 de différentes espèces depuis 10 liv. jusqu'à 100 liv.; les panaches sont d'une grandeur prodigieuse, et lorsqu'il sont blancs, on met une plume de la couleur de la robe, ou bien noire. La couleur la plus à la mode pour robe est appelée *cheveux de la Reine*. A celle-là succède la couleur puce. On porte les robes garnies de la même étoffe. Le satin paille à boyau est fort en vogue: on les garnit de différentes façons, soit en gaze, dentelles, ou fourures. On compte 150 espèces de garniture; ensuite viennent les satins brochés peints, qui ont chacun un nom. Les plus à la mode sont couleur de *soupirs étouffés*; le verd-pomme, rayé de blanc, obtient aussi un grand succès; on les nomme, *vive bergère*; on préfère les rubans qui tranchent le plus.

Voici les noms de quelques garnitures : *Les plus indiscrètes, la grande réputation, l'insensible desir marqué, à la préférence, aux vapeurs, au doux sourire, à l'agitation, aux regrets, à la composition honnête.* Les paniers sont petits, mais épais d'en haut; les souliers sont constamment puce, ou cheveux de la Reine. On connoit à cette parure la magnificence des dames. Ils sont brodés en diamans, et c'est-là presque seulement qu'elles les portent; aussi rien n'est si beau que les pieds d'une femme, quand même elle ne seroit pas jolie. Les dames aujourd'hui n'osent se montrer, que lorsqu'elles ont les pieds comme un écran. Les souliers sont étroits et longs, la raye de derrière est garnie d'émeraudes; on l'appelle *le venez-y voir*. Les mantes sont bannies. On porte pour fichu une palatine de duvet de cigne, qu'on nomme *un chat*; chaque femme a un chat sur le cou. Derrière les épaules elles ont une machine de dentelles, gaze ou blonde fort plissée, appelée *archiduchesse, Médicis, Henri IV*, ou collet monté. Les rubans les plus en vogue s'appellent, *attention, manque d'espoir, œil abattu, soupir de Vénus, un instant, une conviction*. Une dame étoit dernièrement à l'opéra avec une robe de *soupirs étouffés*, ornée de *regrets superflus*, avec un point au milieu de *candeur parfaite, une attention marquée*, des souliers *cheveux de la Reine*, brodés de diamans en *coups perfides*, et le *venez-y voir* en émeraudes, frisée en *sentimens soutenus*, avec un bonnet de *conquête assurée*, garni de *plumes volages*, des rubans d'*œil abattu*, ayant un *chat* sur les épaules

couleur de gens nouvellement arrivés, derrière une *Médicis* montée en bienséance, avec un désespoir d'opales, et un manchon d'agitation momentanée.

On publie les détails suivans sur une catastrophe arrivée avant-hier dans une maison de la rue d'Antin. Un jeune marié folâtrait avec sa jeune épouse. Il tenait un pistolet qu'il étoit sûr de n'avoir pas chargé. Il ajuste, en badinant, et en menace celle qu'il adore. Le coup part, et sa femme tombe morte à l'instant. Un domestique accourt : „Malheureux, s'écrie le jeune homme éperdu, qui a chargé cette arme? „ Le domestique est forcé de convenir que c'est lui. A l'instant son maître lui lâche le second coup et l'étend à ses pieds. Il recharge aussitôt le pistolet, et se brûle la cervelle.

MODES PARISIENNES.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 24.)

Chapeau en ruche.

Le fond est en satin, ainsi que la passe, toujours fort étroite, et qui ne s'élargit sur le côté gauche que pour former un *angle obtus* à son extrémité. La traverse, en croix, est de crêpe, dont la couleur tranche ordinairement avec le fond. Une gance de soie, après avoir enlacé la draperie transversale, circule à double rang sur les bords de la passe, s'échappe et vient tomber à gauche, ornée

de deux glands. Ces chapeaux sont communément décorés d'une guirlande de fleurs artificielles. La giroflée, le lilas, la marguerite sont celles qui fixent la préférence : ces bouquets se couchent sur la passe ; de manière que les fleurs débordent et ombragent une partie de la figure.

La plûpart des coiffures tiennent aujourd'hui du chapeau cannelé, dont nous avons donné le modèle dans notre avant-dernier Numéro..... C'est ainsi, que pendant plus de trois mois, le chapeau *Minerve* servit de type à toutes les autres formes.

La couleur favorite et dominante pour les rubans, est dans ce moment le violet. Les rubans rayés ne sont plus aussi communs ; ceux que l'on a conservés sont violet, rayés de blanc ou serein.

Sshall noir uni. Quelques élégantes en portent ; mais, en général, on en voit peu. La plûpart sont garnis d'une large dentelle. Ils ont beaucoup moins d'ampleur que les autres, qui descendent maintenant jusqu'au talon. Ce n'est point une exagération, puisqu'on prend pour cet effet de la mousseline de cinq-quarts. Ces espèces de manteaux, quand on sait les porter et les onduler avec goût, donnent à nos Dames une tournure presque majestueuse. Vues à la faveur d'un demi-jour, elles offrent en réalité ce que la fantomagie ne présente qu'en illusion.

SPECTACLES DE PARIS.

A bas les Diables, à bas les Bêtes: tel est le titre d'un vaudeville joué le 18 au théâtre des *Troubadours*.

Un jeune homme, attaché au bon goût, recherche la main d'une Demoiselle dont le père monte un théâtre avec les ouvrages à revenans, à diables, bêtes, spectres, etc., etc. Pour le dégoûter de ce genre, l'amant engage plusieurs de ses amis à se présenter au beau-père sous des figures grotesques, et ils paroissent l'un après l'autre dans les rôles de musicien, de pompier ivre, de diable, de voleur, de souffleur conduisant un lion, et de machiniste. Le bon homme est détrompé, et revenant au bon goût, il reçoit pour son gendre le jeune homme qui lui avoue sa petite supercherie.

Plusieurs scènes ont fait beaucoup rire. Il y a dans cette pièce des couplets très agréables; nous en citerons un.

Couplet d'Annonce.

Esquissant d'un pinceau bouffon
Maintes folles caricatures,
Du mauvais goût contre le bon
Nous voulons venger les injures.
Condamnez par le mot à *bas*
Chaque grotesque personnage,
Vous faites bien, mais n'allez pas
Appliquer le mot à l'ouvrage.

Un autre Vaudeville qui a eu beaucoup de succès, c'est le *Maréchal-Ferrant de la ville d'Anvers*.

Robert, fils de Quintin Messis, maréchal-fer-
rant de la ville d'Anvers a eu le bonheur, en se
jettant à la nage, de sauver les jours d'Augusta,
fille du peintre Wanderwood. A la reconnoissance
d'Augusta, a succédé bientôt un sentiment plus
tendre; elle aime Robert, et Robert, brûlant pour
elle de l'amour le plus pur, s'est introduit dans la
maison du père pour y broyer des couleurs. Qu'il
est heureux, il voit chaque jour sa maitresse! Mais
un obstacle vient s'opposer à l'union de ces deux
amans. Wanderwood, enthousiaste pour tout ce
qui tient à son art, ne veut donner la main de sa
fille qu'à un peintre, et à celui qui, dans un tems
marqué, aura fait le meilleur tableau. — Le jour
fixé pour le concours est arrivé. Envain le père
de Robert, qui a découvert la passion de son fils,
cherche à obtenir le consentement de Wanderwood;
huit mille écus de dot qu'il s'engage à donner, ne
peuvent fléchir le père d'Augusta. Chacun des
concurrens se présente donc avec son ouvrage.
L'un d'eux (Vanderberg) a peint un chardon et l'a
si parfaitement imité, qu'un âne friand, séduit par
la vérité du tableau, en a dévoré une partie. Cette
preuve est convaincante, et Wanderwood enchanté
se dispose à couronner Vanderberg, lorsque Robert
paroît à son tour avec le portrait d'Augusta. La
ressemblance est si frappante que Wanderwood
étonné regarde un talent aussi promptement ac-
quis, comme un prodige, et accorde la main de
sa fille à Robert.

Voici deux couplets qui ont été redemandés.—
C'est Robert qui parle.

Air : *Femmes , voulez-vous éprouver.*

La peinture aide un malheureux
A soutenir son existence ,
Il prend un maître industriel ,
Et ce grand maître est l'espérance ;
Toujours il offre à sa douleur ,
L'illusion qui l'encourage ;
Ne pouvant saisir le bonheur ,
Il en saisit du moins l'image.

Un des rivaux de Robert, en présentant son tableau, s'exprime ainsi :

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

J'ai peint la coupe du plaisir,
Auprès d'elle la foule est grande ;
Jeunes , vieux , ont même désir ;
Nous sommes tous *race gourmande* :
Heureux qui peut se modérer
Au gré d'une raison sévère ;
Quand l'imprudent court s'enivrer ,
L'homme éclairé s'y désaltère.

L I V R E S N O U V E A U X .

Les Cinquante Francs de Jeannette par Ducray-Dumenil, 2 vol. in 12, avec fig.

Jeannette, retirée des enfans trouvés et élevée par Mr et Mde Deranville, a perdu ses bienfaiteurs, qui sont ruinés, et elle travaille pour vivre, avec leur fille unique, Cecile, son amie. Peu de tems après, elle apprend que ses parens, inconnus jusqu'alors, existent dans la Beauce; elle se sépare de sa compagne et part pour cette province, emportant sur elle une somme de cinquante francs,

moitié de la fortune commune; bientôt ses recherches lui réussissent. Elle découvre qu'elle est fille unique d'une Mde Déricourt, main enant veuve opulente, qui avoit été forcée de l'abandonner au berceau; à peine installée dans la maison maternelle, Jeannette songe à Cecile, et lui écrit pour l'engager à venir la rejoindre; mais celle-ci a été enlevée, on ne sait pourquoi, par ordre du gouvernement, et l'on ignore jusqu'au lieu où elle a été conduite. Mde Déricourt presse alors sa fille désolée, d'épouser un jeune homme nommé Briceval, qui est doué de toutes les qualités morales et du physique le plus gracieux; Jeannette l'accepte pour époux, et devient ainsi Mde de Briceval; mais, par malheur, son mari, quoique rempli d'égards pour elle, n'a pas l'air de l'aimer d'amour, et semble tourmenté par une *passion secrète* et violente; il parle de faire un voyage, et, avant de partir, il lui confie un enfant en bas-âge, qu'il dit être orphelin, et auquel il paroît vivement s'intéresser. Cecile reparoit sur la scène; trompés par une ressemblance de noms, les magistrats l'avoient envoyée dans les prisons de Rennes; mais l'erreur une fois reconnue, l'infortunée avoit été rendue à la liberté; elle est accueillie avec transport par son heureuse amie, qui ne veut plus s'en séparer. Briceval revient, Cecile s'offre à ses yeux!.... Scène terrible. Cette Cecile est la femme qu'il adoroit longtems avant son mariage, et qu'il chérit encore plus que jamais; le prétendu orphelin est leur enfant!.... Nous n'essayerons pas de peindre une situation aussi déchirante, l'analyse la refroidiroit

trop; il nous suffit de dire que Cecile éplorée, après s'être évanouie et avoir recouvré l'usage de ses sens, part pour Paris, laissant Briceval et Jeannette dans la stupeur et dans le désespoir. Comment ce Briceval et l'infortunée Cecile s'étoient-ils connus? C'est ce qu'il faut voir dans le Roman. Ajoutons seulement que Jeannette devient jalouse; mais que, voyant la préférence mal déguisée de son mari pour sa rivale, elle renonce au projet d'en triompher. Cependant, cet homme vertueux ne veut point se séparer d'une épouse respectable; il faut l'y contraindre, il faut le servir malgré lui-même. Mde de Briceval se sacrifie; changeant tout-à-coup de conduite, elle feint de donner avec excès dans les travers les plus scandaleux. Son mari lui fait des remontrances; elle s'en moque, et bientôt la fortune et l'honneur de Briceval sont entièrement compromis; oh, alors il n'y a plus moyen d'y tenir! Il veut enfin *le divorce*, et il en signe la demande par-devant le magistrat. Jeannette y donne son adhésion et explique les causes de ses prétendus excès. Ils n'étoient que simulés; cette feinte avoit pour but la rupture de son hymen et le mariage des deux amans; ici reconnoissance mutuelle et des plus touchantes. Cecile épouse Briceval: Jeannette donne sa main à un homme estimable, dont elle étoit aimée depuis longtems, et ces quatre personnages ne forment plus alors qu'une seule et même famille.

Tel est le cannevas de ce roman françois. On pourroit reprocher à l'auteur de n'avoir établi qu'un foible rapport entre le titre et le sujet principal de

son ouvrage ; un critique sévère pourroit même attaquer son style, dont la facilité, souvent aimable, dégénère quelquefois en négligence.

A N E C D O T E S.

Une parisienne se faisant lire la tragédie [de *Bajazet*, dans le moment où on lisoit : *La scène est à Constantinople*, interrompit et s'écria : „Ah! ah! je ne croyois pas que la rivière de Seine allât jusques-là.,,

Un des principaux acteurs de la comédie Française s'arrêta tout court dans une tragédie, à ce passage : *J'étois à Rome alors ...* Il eut beau recommencer deux ou trois fois, il ne put jamais se rappeler la suite du rôle. A la fin voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'en sortir, et que le souffleur ne l'aidoit point, il le fixa avec sang-froid, et lui dit d'un ton de dignité : Eh! bien Maraud, que faisois-je dans Rome?

Un homme écoutoit avec beaucoup d'attention la tragédie de *Britannicus*; dans le moment où Narcisse répète à Néron ce qu'il a dit à Britannicus et qu'il les trompe alternativement l'un et l'autre, cet homme, par un mouvement de franchise, s'écria : „Ne le croyez pas, Monsieur, il vient d'en dire autant à Monsieur votre frère.,,

P O E S I E.

L E S D E U X R U I S S E A U X.

Daphnis, privé de son amante,
 Conta cette fable touchante
 A ceux qui blâmoient ses douleurs :
 Deux ruisseaux confondoient leur onde ,
 Et sur un pré semé de fleurs
 Couloient dans une paix profonde.
 Dès leur source, aux mêmes déserts,
 La même pente les rassemble ,
 Et leurs vœux sont d'aller ensemble
 S'abîmer dans le sein des mers.
 Faut-il que le destin barbare
 S'oppose aux plus tendres amours ?
 Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
 Un roc affreux qui les sépare.
 L'un d'eux, dans son triste abandon ,
 Se déchaînoit contre sa rive ;
 Et tous les échos du vallon
 Répondoient à sa voix plaintive.
 Un passant lui dit brusquement :
 Pourquoi sur cette molle arène
 Ne pas murmurer doucement ?
 Ton bruit m'importune et me gêne.
 N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
 A l'autre bord de ce côteau
 Gémir la moitié de moi-même ?
 Poursuis ta route, ô voyageur !
 Et demande aux Dieux que ton cœur
 Ne perde jamais ce qu'il aime.

L E S S E R M E N S,

Formant le projet d'être sage,
 Je dis un jour : „Je ne bois plus,

Et sans différer davantage,
 Je quitte Apollon et Vénus.,,
 A peine eus-je dit ces paroles,
 Je vis une belle....., j'aimai.....
 Pour peindre mon feu....., je rimai.....
 Hélas, mes soins furent frivoles !
 Et l'attendrir jamais ne pus !
 Au lieu de me pendre....., je bus.....
 Un autre à ma place, peut-être,
 Finissant par un coup de maître,
 Auroit pris le premier parti !
 Chacun son goût, et ma maîtresse
 Etant pour moi toujours tigresse,
 Après le vin, le biribi
 Me fit oublier ma tendresse.
 Joueurs, buveurs, jouez, buvez,
 Amans, aimez qui sait vous plaire,
 Auteurs, poètes, écrivez ;
 Envain voudrez-vous le contraire !
 Sermens qu'on fait contre l'amour,
 Le jeu, les vers et la bouteille,
 Ne sont que des sermens d'un jour,
 Qui sont passés avec la veille.

LA JALOUSIE OU LA SAVONNETTE.

Conte.

Avec l'amour naquit la jalousie.
 Ah ! que sans elle on est heureux d'aimer !
 Mais un instant suffit pour tendre fantaisie,
 Et cœur fidèle a droit de s'alarmer.
 J'avois vingt ans, j'étois peu difficile ;
 Joli minois suffisoit à mes vœux.
 Traversant de Champagne une petite ville,
 Je m'arrêtai pour deux beaux yeux :

C'étoit assez pour faire ma conquête.
L'objet charmant qui me tourne la tête
Est mon hôtesse, et l'époux..... perruquier ;
Pardon pour le logis, pardon pour le métier.
Mais si vous aviez vu cette mine folâtre,
Et ses vives couleurs, son teint, son cou d'albâtre,
Ses bras, ses mains, ses yeux.... vous diriez : Il suffit ;
Cela tient lieu de rang, de fortune et d'esprit.
Mais, coquette à l'excès, ma belle perruquière
Chaque jour troubloit mon bonheur ;
Un soir c'étoit Jeannot, le matin c'étoit Pierre ;
Ces rivaux, il est vrai, me faisoient peu d'honneur ;
Mais qu'importe ? En amour on ne s'avise guère
Que d'être aimé ; le reste est moins que rien,
Mon jeune cœur le sentoit bien.
Mes chers amis, il faut à la cuisine
Pour un moment suivre mes pas ;
C'est là qu'avec tous ses appas
Nous allons retrouver Claudine.
Elle écumoit son pot.... oui, Messieurs, écumoit :
Je ne viens point ici faire un conte agréable,
Mais un récit très-véritable,
Tout bonnement, et comme il se passoit.
Son blanc jupon et sa blanche coiffure,
Je ne sais quel air de parure,
Tout m'annonce un projet.... Ami, c'étoit un bal !
A la fidélité, Dieux ! quel plaisir fatal !
La danse, le maintien, la musique, l'ivresse.....
Pour moi, je l'avouerai, non, je ne puis souffrir
De voir entre deux bras s'élancer ma maîtresse ;
La voir valser !..... autant mourir.
— Quoi ! vous riez ?..... J'écume la marmite ;
Après je partirai, la viande sera cuite
Pour le souper..... Le maudit écumoir
Alloit, venoit ; j'étois au désespoir,
Quand, pour la retenir, j'usai de stratagème ;
Car exiger de ce qu'on aime,

Est mal-adroit..... (la ruse est permise aux amours.)
Au fond du pot glissant la savonnette
Du bon époux, elle écumoit toujours ;
Sans comprendre comment la marmite étoit faite :
L'heure du bal passa, malgré le blanc jupon ;
J'en fus quitte ce soir pour un mauvais bouillon.

*Nouvelle réponse à la question insérée dans
notre N^o. 17.*

Vous voulez donc savoir, Louise,
Ce qu'un amant doit aimer mieux,
Avoir, de celle qu'il courtise,
Ou du portrait, ou des cheveux.
Moi, je crois que de sa maîtresse,
Est heureux qui peut obtenir,
Pour prix de sa vive tendresse,
Un rien, qu'amour sait embellir. (bis)

Celui qui possède l'image
De la maîtresse de son cœur,
Sur tout, s'il tient d'elle ce gage,
Jouit d'un suprême bonheur :
Oui, cet ivoire lui rappelle
Ses traits touchans et sa candeur....
Cependant ce don n'a rien d'elle :
Ses traits sont plus vrais dans son cœur. (bis)

J'eus un desir pour Cidalise,
Et me contentai d'un ruban ;
J'eus un caprice pour Céphise,
Et j'obtins un anneau galant.
Par vanité, j'aimai Lucie,
Et son portrait combla mes vœux ;
Je fus amoureux de Sophie
Et je demandai des cheveux. (bis)

La mode retournée.

- Qui t'eut reconnu, Deslignetes!
- Qui t'eut reconnu, Durimon!
- Sans verre lisant les gazettes?
- Les cheveux pris dans un cordon;
- C'est avoir les visières nettes;
- Chez toi le terrain paroît bon;
- Trêve aux galantes épithètes;
- Je le veux bien, parlons raison;
- Ton fils; — il porte mes lunettes;
- Le tien; — il porte mon gazon.

É N I G M E.

Dans les murs resserrés d'une étroite prison,
Je passe sans regrets les trois-quarts de ma vie.
Ce n'est pas que livrée à la misanthropie,
De ses sombres vapeurs je goûte le poison:
J'aime l'homme au contraire, et toute à son service,
Sitôt que l'âge en lui vient mûrir la raison,
Je lui fais de ma vie un entier sacrifice.
Lorsque je vais à lui, c'est pour le caresser:
Alors on voit s'unir deux élémens contraires
Pour me favoriser et pour me traverser.
Je fais à le servir assez mal mes affaires;
En mouvemens pour lui, sans espoir d'aucun bien,
Mon embonpoint se perd; je me réduis à rien.

LOGOGRIPHE.

Je traîne sur six pieds ma maudite existence,
Je poursuis l'infortune et je hais l'opulence:
Chez l'un je suis factice, et chez l'autre réel,

D'un homme vertueux je fais un criminel.
Si vous me démembrerez : ô prodige incroyable !
Vous trouvez ce qui rend un mortel estimable ,
Deux pronoms possessifs , ce qui flatte le goût ,
Production utile , et dans l'hiver sur-tout ;
Qualité que possède une femme soigneuse ,
Le rendez-vous secret de la troupe amoureuse ,
Une ville en Judée , un lent et gros oiseau
Qui sur les flots errans s'embarque sans vaisseau ,
Une note en musique , une jeune génisse
Qui de Junon jalouse éprouva l'injustice ,
Que vous dirai-je enfin ?... Je suis ce qu'on ressent
Quand dans son gousset vuide on ne sent plus d'argent.

C H A R R A D E .

Un doux nom , en amour , sans doute est mon premier ,
Ce doux nom , cher lecteur , est aussi mon dernier :
Ne sois donc pas surpris s'il te fait mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Pouls. — Celui du Logogriphe est : *Loterie* (où
l'on trouve : *lot*, *lire*, *étolè*, *il*, *Io*). — Celui de
la Charrade est : *Bonjour*.



est:
(ou
i de

[Faint handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date.]